

Compte-rendu de la réunion du 7 décembre 2014

L'écoute du langage de l'Écriture

Il ne s'agit plus de tirer divers sens de l'Écriture, mais de se mettre à son écoute.

Adoptant cette attitude, Luther (1483-1546) ne cherche plus les quatre sens (ou plus) de l'Écriture, il écoute ce qu'elle dit, à savoir : la Loi ou l'Évangile. Pour lui, la Loi caractérise essentiellement le Premier Testament et l'Évangile, le Nouveau Testament. Calvin (1509-1564) est plus équitable, il entend le Loi et l'Évangile aussi bien dans le Premier Testament que dans le Nouveau Testament.

Pour Luther, l'unité de l'Écriture se trouve assurée en ceci : la thèse libératrice de la justification par la foi, se trouve toujours de nouveau attestée de multiples façons à travers toutes les Écritures, leur donnant ainsi leur unité. La justification par la foi devient ainsi ce que l'on a appelé le "canon dans le canon". Calvin, lui fait appel au Saint Esprit: c'est le témoignage intérieur (secret) du Saint Esprit qui nous atteste, tout au long de notre lecture biblique, qu'il s'agit de la parole de Dieu. Nous aurons l'occasion d'en reparler plus tard.

Une autre différence entre ces deux réformateurs est celle-ci: Luther place la justification avant tout, donc avant la sanctification alors que Calvin, qui, comme je viens de le dire, confère un rôle prééminent au Saint Esprit, place la sanctification avant la justification. Chez Luther, la justification par la foi se réalise de façon pratique dans la vocation (il fait un rapprochement entre le mot *Berufung* -vocation- et le mot *Beruf* -métier- : la justification se concrétise dans une vocation qui se réalise dans un métier) alors que chez Calvin, c'est l'élection, œuvre spécifique du Saint Esprit, qui scelle l'alliance de la justification par la foi et nous conduit à un témoignage (qui peut aussi se concrétiser dans l'exercice d'une profession).

Plus près de nous, Karl Barth (1886-1968), militant anti-nazi, grande voix de l'Église confessante allemande, qui, dans sa *Dogmatique de l'Église*, opère un retour aux réformateurs (l'interprétation de l'Écriture par elle-même), mettra en avant la réconciliation, sur la base d'une prégnance de la pensée christologique. Avec sa théologie, fondée sur des "doctrines bibliques" il fera courir le risque que l'"autorité de l'Écriture" devienne un "autoritarisme de l'Écriture" (le "positivisme de la révélation", comme dira Dietrich Bonhoeffer).

L'écoute de l'Écriture aura encore d'autres incidences théologiques d'importance. Par exemple :

(a) la redécouverte du temps linéaire et l'abandon des schémas indous ou grecs du temps circulaire (dont les actuels aboutissement sont, entre autre, les temps avant-derniers et derniers, de Dietrich Bonhoeffer (1906-1945), *Éthique*, 1949 -posthume- ou la théologie du *Process*) ;

(b) la réacquisition de l'anthropologie biblique synthétique à l'encontre de l'anthropologie grecque. L'être humain n'est pas fait d'un corps qu'une âme vient rejoindre, âme qui, au moment de la mort, se séparera du corps, il est tout entier, tout ensemble, dès la naissance et pour la résurrection : corps-âme-esprit-cœur (exemple: barthisme des années après-guerre);

(c) la conception scripturaire christocentrique de l'image de Dieu qui n'est pas blessée, mais perdue par le péché originel et restaurée par Jésus Christ et en Jésus Christ (exemple : barthisme des années après-guerre) ;

(d) la place du "royaume des cieux" : Jésus n'a annoncé ni l'Église ni le Paradis ni le Purgatoire ni les limbes ni le séjour des bienheureux ni la déification, mais le royaume des cieux déjà-là et pas-encore (Oscar Cullmann, 1902-1999, *Christ et le temps*, 1966)

(e) le fait que la conscience de la création "bonne" fait suite à l'expérience de la libération de la servitude et non l'inverse, même si, suivant la logique chronologique mise en œuvre par les scribes sadducéens d'après l'Exil, la Création est placée dans le canon, avant la sortie d'Égypte (Gerhard von Rad, 1901-1970, *Théologie de l'Ancien Testament*, 1957-1960).

EXEMPLE D'UNE ECOUTE DE L'ÉCRITURE :

LA DOUBLE DESCENDANCE DE DIEU DANS LE PREMIER TESTAMENT

- théologie biblique –

YAH, YAHOU
Le Seigneur *1

ÉL, EÉL, AÉL
dieu, nom générique

ÉLOHYM : le Créateur

NTN, racine du verbe NâTân : donner *2

donne NeTâN**YaHou**

ou

NeTâNA**ÉL**

don du **Seigneur**

don de Dieu

Netany**ah**, Yeremy**ah** (Jérémie),

Israël, Samuel, Ézéquier, etc

Zekare**yah** (Zakarie), et tous les

Gabriel (Dieu est fort), Michel

autres noms finissant en -ie

(Dieu combat), Raphaël (Dieu guérit)

YAH devient **YOH** en début de mot

Yehohnatan (Jonatan, signifie aussi

don du Seigneur) et voir tous les autres

noms commençant par **Yehoh** (tel,

YehohChouaHr - le Seigneur sauve-

Josué, Jésus)

Élie réunit les deux:

ÉLYaH ou **ÉLYaHou**

Dieu (ou : Mon Dieu) est **Yah** ou **Yahou**

on trouve la formule “ **YHWH-Adonāi** (le **Seigneur**) **ÉLoHéNou** est notre dieu ” (ou : pour nous, Dieu c'est le **Seigneur** dont le nom **YHWH** est et reste imprononçable) *3

dans de nombreux versets d'Esaié, par exemple, et surtout dans le *Chema*, la confession de foi d'Israël: **YHWH-Adonāi ÉLoénou HraD** : Le Seigneur notre Dieu est Un (ou Unique), De 6,4.

Sur ce **YHWH-Adonāi** (le **Seigneur**), l'Écriture nous en dit plus: il est le **SAINT** (le **Saint -QaDôCh-d'Israël**, Es 30, 15) qui est Justice et Miséricorde, Miséricorde et Justice, jamais Justice sans Miséricorde, Miséricorde sans Justice, une Justice qui est Miséricorde, une Miséricorde qui est Justice (c'est un concept dynamique ou dialectique).

Le Dieu **Saint** de l'Écriture n'est ni *sacré* (qui implique le profane) ni *divin* (ou *Divinité*) ni *pur* (qui implique l'impur) ni *moraliste* (qui implique le bien et le mal). Voir le **dieu** que le Tentateur propose à Adam et Eve: " Vous serez comme des dieux (**ÉLoHYM**), connaissant le bien et le mal " (Ge 3, 5).

Le sacré et le divin (**ÉL, ÉLoHYM**) conduisent à des religions du pur et de l'impur, de rites et de mérites, servies par des intermédiaires cléricaux, de la continuation ininterrompue de l'histoire sainte alors que la Sainteté du Seigneur relève de la seule foi de l'Alliance, grâce à un seul Médiateur ("Celui qui vient au Nom du Seigneur" , Ps 118, 26) à ses témoins, au sacerdoce universel et au "salut dans l'histoire" (Oscar Cullmann, *Le salut dans l'histoire*, 1966). On pourrait être tenté d'éliminer **ÉL**, mais la Bible d'Israël ne le fait pas. **ÉL** est un élément constitutif de la condition humaine, il a un rôle fonctionnel, mais il est là pour être oublié comme nos organes (cœur, poumons, estomac, intestins etc.). Dès lors que nous ressentons nos organes, c'est que nous sommes malades de quelque manière.

Tout ce qui est porté sur le côté gauche de cette feuille, relatif au **Seigneur** est **unique au monde, unique dans l'histoire**, cela ne se retrouve dans aucune civilisation, sagesse, religion, philosophie, mais c'est **fragile** alors que le religieux qui relève de "Dieu", le côté droit est fort, c'est le pot de terre contre le pot de fer. Toujours de nouveau la religion de **Dieu** tend à subvertir l'alliance du **Seigneur** *4. On pense pouvoir servir à la fois **Yah** et **Él** *5.

notes

*1 Le Seigneur, le Dieu des armées (YHWH Sebaoth), le Très-Haut (HrèLèYon), le Tout-Puissant, Les Cieux (HaChaMaYm) etc. ne sont pas les noms du Dieu de l'Alliance, ce sont des appellations. YAH, YAHOU peuvent être considérés comme des indicatifs qui rattachent une figure au Dieu de l'Alliance.

*2 Nous écrivons Nathan, Jonathan avec une "h", mais la racine hébraïque ne s'écrit pas avec le "th" -thèth- hébraïque, elle s'écrit avec un "t" simple (tav).

*3 Au XIX^{ème} siècle, les hébraïsants ont cherché à vocaliser le tétragramme YHWH. Ils ont obtenu soit YéHoWaH (que nous retrouvons avec les témoins de Jéhovah ou dans la *Légende des siècles* de Victor Hugo), soit YaHWéH ou YaWoH. Laisser ce mot volontairement imprononçable est plus satisfaisant : c'est une marque de respect en même temps que de reconnaissance de l'être humain envers quelqu'un de tout autre que lui, la transcendance (le Tout-Autre de Karl Barth).

*4 Le Temple de Jérusalem, son culte et son sacerdoce se rattachaient au divin (**ÉL**) et des traces de ce religieux subsistent dans le judaïsme : la vénération de la Thôrâh, les tephillim, la mezouzah, le chandelier à sept branches, les valeurs mystiques attachées aux nombres.

*5 Élie combattait les baals (maîtres) qui se rattachent aux phénomènes naturels. Les israélites de ce temps ne trouvaient pas contradictoire de servir à la fois YHWH-Adonai, le Seigneur et les baals. Ils boïtaient des deux pieds (1 Rois 18, 21)